

facier par un mariage la honte de son enfant, et que votre père s'est trouvé trop grand seigneur pour réparer ainsi les fautes de son fils ; dites, monsieur, que vous vous étiez attaqué à cette jeune fille, parce que vous pensiez alors qu'elle n'aurait point de bras pour la protéger, point d'amis pour la défendre ; dites que vous vouliez la déshonorer, puis l'oublier comme vous avez fait de tant d'autres ; dites cela : quand vous aurez achevé, je dirai à mon tour que votre conduite est une lâcheté, oui ; une lâcheté insigne.

Enrich se tut après avoir prononcé ces paroles, le comte demeura calme et froid.

— Continuez, monsieur, répondit-il à Enrich, continuez.

— Oui, je continuerai, reprit Enrich ; je vous dirai qu'heureusement la trahison est tombée sur qui de droit ; que vous espériez ne rencontrer que des femmes, et qu'à la place de femmes vous avez trouvé un homme ! oui, un homme, monsieur le comte, un homme qui aimait de toute son âme l'enfant que vous vouliez déshonorer ; un homme qui vous hait de toutes ses entrailles, et qui est heureux en ce moment, car il vous tient à distance de son pistolet.

— Monsieur, interrompit Arthur de Morand, dans tout ceci il y a eu plus d'imprudence que de calcul ; j'ai compromis mademoiselle Warner, et je pense qu'un duel ne pourrait pas empêcher ce qui a eu lieu ; il est deux manières de faire réparation ; l'une par les armes, et c'est la plus vulgaire, la plus facile, — et la moins noble ; l'autre par le repentir, et c'est celle-là que je veux vous faire ; je me suis battu plusieurs fois, monsieur, et nos témoins vous diront que j'ai fait preuve de cœur ; mais aujourd'hui il n'est pas question d'un duel entre nous ; je vous ai accepté volontairement pour le défenseur de mademoiselle Warner, parce que j'ai compris mes torts, et je les réparerai ici : oui, monsieur, devant ces témoins choisis par moi et qui sont des hommes honorables et honorés, devant ces témoins qui demain pourront répéter mes paroles par toute la ville, je vous dis que ma conduite a été coupable, et je vous en demande pardon.

— Et moi, monsieur devant ces témoins choisis par vous, je vous déclare que je ne veux pas de votre pardon : vous avez insulté Alice, et c'est du sang qu'il me faut pour l'insulte qu'elle a reçue.

— Monsieur, reprit Arthur, je ne me battrai pas avec vous, j'ai eu tort, et je ne me sentirais pas le courage de défendre ma vie contre la vôtre, vous que j'ai blessé dans la femme que vous aimez ; puisque mes excuses ne vous suffisent pas, je ferai ce que je n'ai jamais fait, je le ferai pour vous qui êtes un homme d'honneur et qui ne verrez dans cette action qu'une preuve de repentir, je vous demanderai pardon, pardon à genoux, monsieur.

Arthur de Morand s'inclina devant Enrich et posa un genou en terre.

— Oui, continua-t-il, je vous demande pardon.

Enrich fit un violent effort sur lui-même, pour ne pas relever le comte, mais l'inflexible point d'honneur lui rappela sa résolution ; il s'approcha d'Arthur et lui dit en riant :

— Vous avez donc peur, monsieur ?

— Le comte bondit en écoutant ces mots.

— Des armes ! des armes s'écria-t-il.

— Des armes ! répéta Enrich.

— C'est pour mon honneur maintenant que je me bats ! dit le comte en ajustant son ennemi, car les témoins avaient décidé que tous deux tireraient ensemble.

— Et moi pour ma femme, dit Enrich, ajustant le comte de Morand.

— Votre femme ! s'écria Arthur, voulant retenir la détente du pistolet.

Mais il ne put achever, deux détonations s'entendirent en même temps ; un homme tomba.

L'un des témoins courut vers lui pour étancher le sang qui coulait de sa blessure ; l'autre fit un signe au mystérieux personnage qui était demeuré témoin impassible de cette scène de reconduire Enrich.

Le comte se souleva lentement et murmura ces mots à celui qui bandait sa blessure :

— Dites-lui que je ne lui en veux pas.

Mais Enrich était parti.

Une demi-heure après il se jeta dans les bras d'Alice qui croyait rêver ; une heure plus tard tous les deux quittaient l'Auvergne.

XXXIV.

Cinq ans après ces événements, un homme et une jeune femme de la ville de Francfort, assis l'un contre l'autre sur un canapé, embrassaient un charmant enfant aux yeux bleus, aux joues roses et aux cheveux blonds ; à côté d'eux une femme bien âgée souriait.

— Comme notre Edouard est joli ! disait l'heureuse mère, en serrant contre son cœur l'enfant qui s'abandonnait avec une grâce ravissante aux caresses qu'on lui prodiguait.

— Oui, répondit le père d'Edouard : dans dix ans d'ici ce sera un bel officier, et toutes nos dames en raffoleront.

— Je t'ai déjà dit, Enrich, interrompit la jeune femme en faisant une petite moue délicate, que notre Edouard ne sera point soldat, j'aurais trop peur de le perdre.

— Nous en ferons un savant, dit la femme âgée qui écoutait, assise dans son grand fauteuil.

— Ah bien oui ! un savant, répliqua en riant Alice : lui un savant ! il a déjà cinq ans et il ne sait seulement pas lire couramment.

— Si, maman, je lis couramment, dit Edouard tout rouge de honte.

En ce moment, un domestique entra et remit à Enrich la gazette du jour ; Enrich la prit et se disposait à la parcourir.

— Si, maman, je sais lire couramment, répéta Edouard avec dépit, je vais te le montrer.

Il courut à son père, lui demanda son journal et lut assez couramment les paroles suivantes :

“ SUISSSE.

“ Le journal de Berne publie l'article suivant, et nous le reproduisons parce qu'il nous a paru assez étrange à nous-même : *Le baron de Wiedland*.....”

A ce nom, Enrich leva la tête ; Alice écouta avec attention ; l'enfant continua :

“..... Vient de mourir.....”